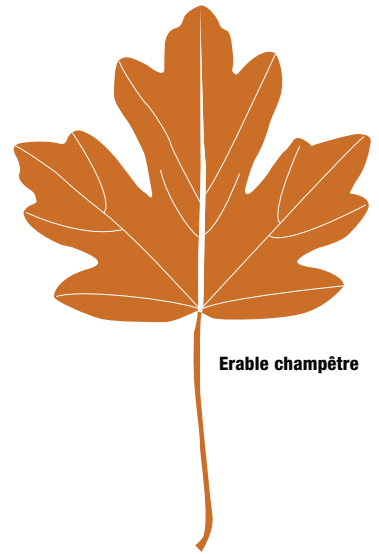
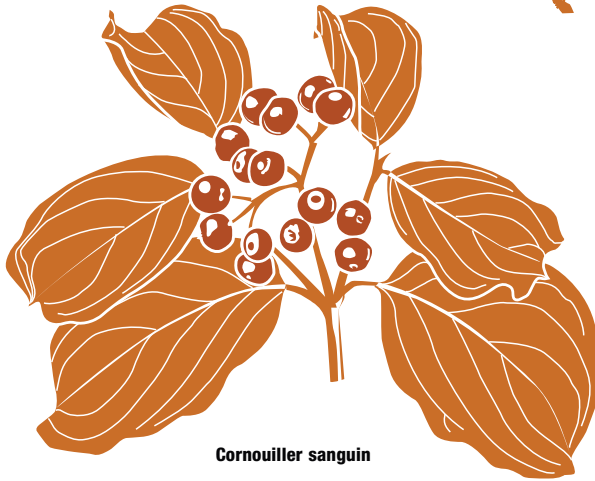


Saule marsault



Erable champêtre

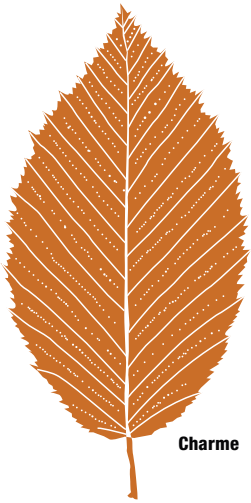
Erable sycomore



Cornouiller sanguin



Sorbier des oiseleurs



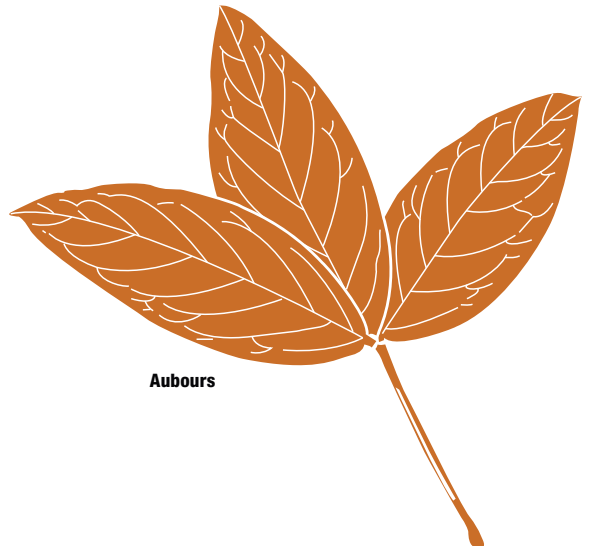
Charme



Aulne glutineux



Saule cendré

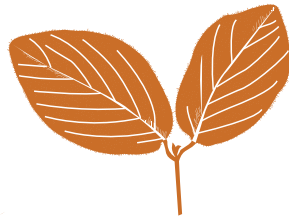


Aubours





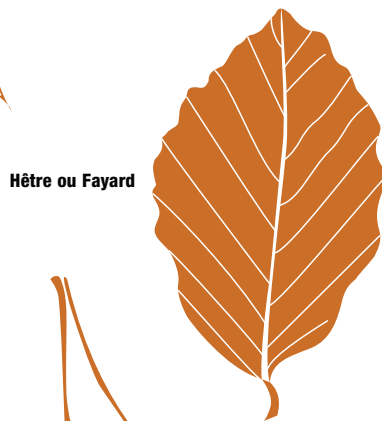
Erable plane



Chèvrefeuille des haies

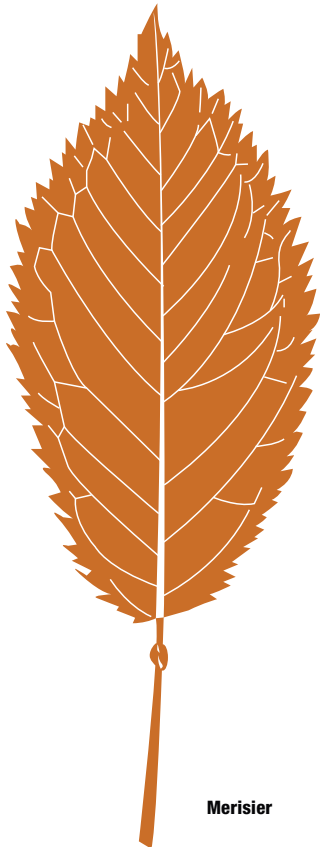


Noisetier



Hêtre ou Fayard

Frêne



Merisier

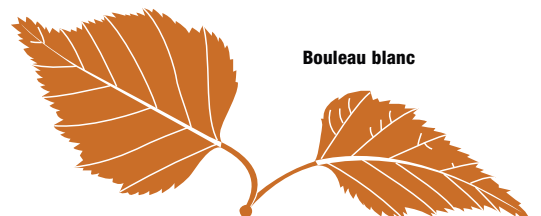


Aubépine



Viorne lantane

Vingt-cinq essences indigènes croissent dans les haies bordant le chemin. C'est un arboretum en miniature. Dix-huit de ces ligneux sont représentés sur ces panneaux. Les ombres chinoises des feuilles facilitent leur identification.



Bouleau blanc





Le hêtre, un stratège patient

Le hêtre ou fayard est l'arbre le plus marquant des forêts du Plateau suisse. Adapté à des conditions de climat et de sol moyennes, il est bien vaudois: il n'aime ni le trop, ni le trop peu. Qu'il fasse plus chaud et il laisse sa place au chêne; plus froid, il abandonne devant les sapins et épicéas. Si le sol est trop sec, il cède le terrain au pin sylvestre; si le sol est imbibé d'eau, il n'essaye même pas de concurrencer le frêne et l'aulne.

Après une coupe ou un ouragan, le terrain à nu est trop arrosé de lumière pour lui: les saules, les bouleaux et les érables avec leurs graines dispersées par le vent sont rapides à coloniser la place. Il attend que ces arbres préparent un sous-bois abrité, il attend que quelques campagnols ou écureuils y apportent ses faînes pour germer à l'ombre. De tempérament patient mais tenace, il «choisit» la stratégie de s'installer après les fougueux pionniers qu'il supplantera petit à petit pour former des peuplements stables et durables.





**La hêtraie,
monument d'architecture qu'un puits de lumière enrichit**

Sur les plateaux et dans les pentes les moins raides de la Vuachère, le hêtre constitue des forêts quasi pures. Le passant admire ces forêts cathédrales où les fûts gris et lisses sont les piliers d'une voûte uniforme: la hêtraie n'est pas une de ces forêts indisciplinées, fouillis impénétrables qui sont pourtant si accueillants pour la vie animale.

Dans la canopée, les feuilles se disposent horizontalement pour intercepter le plus possible les rayons du soleil. Le feuillage fourni ne laisse filtrer que peu de lumière: le sous-bois est pauvre en buissons et en herbacées. Quelques plantes comme le Scilla et l'Anémone sylvie se sont adaptées à ce comportement exclusif, en se dépêchant de fleurir au premier printemps quand les feuilles du hêtre, vert tendre, sont encore timides et froissées.

Sous les hêtres, la litière acide et coriace est lentement dégradée par les micro-organismes et s'accumule en un sol peu propice à la germination des autres espèces. Encore une raison pour que le hêtre se retrouve rapidement seul et dominant.

Mais sur les ravins raides, les fûts de hêtres centenaires deviennent trop lourds et finissent par basculer. Dans le puits de lumière ainsi créé, un frêne, un érable, un tilleul ou un merisier se développe, mitant la canopée de la hêtraie et favorisant ainsi la germination du noisetier ou du chèvrefeuille. Ainsi, le sous-bois se diversifie à nouveau selon un cycle immuable.





Le verger haute tige, une chance pour notre cadre de vie, la nature, et nos papilles gustatives!

Entourant traditionnellement nos fermes, le verger haute tige, avec le jardin potager, recèlent un trésor de variétés anciennes et régionales de fruits savoureux. Pommes de table bonnes à croquer, Reinette de Chevroux, savoureuse en tarte, la Gravenstein, agréable en jus, la Jacques Lebel exquise en beignets. Les poires, dont la Fribourgeoise, à sécher, et les cerises, la Noire de Cheseaux, un délice sur la table, en confiture ou au tonneau pour le kirsch.

Des 300 anciennes variétés de pommes, 200 de cerises, 150 de poires et 70 de prunes cultivées en Suisse, il ne reste plus que quelques reliques telles que vous pouvez les voir autour de la Ferme Aebi. La déferlante mondiale des Granny Smith, Golden, Maigold et Gala impose désormais leurs goûts et leur calibre uniforme à l'ensemble de la planète qu'elles sillonnent en cargo frigorifique, entre la Nouvelle-Zélande, l'Afrique du Sud, le Chili, la Californie et l'Europe.





Les vergers traditionnels, avec leurs arbres parfois centenaires, abritent une faune précieuse et riche, à l'image de la palette savoureuse de leurs fruits. Plus de 35 espèces d'oiseaux nichent dans les cavités des troncs ou sur les branches, chassent les insectes en vol autour des arbres, dans la prairie ou s'affairant sur les écorces. Ils se nourrissent des fruits et se servent de ces perchoirs comme postes de chant ou de guet.

Plaisir des yeux et des saveurs, les vergers haute tige méritent toutes nos saveurs.

Plantez des variétés locales autour de vos immeubles, écoles ou dans vos jardins!

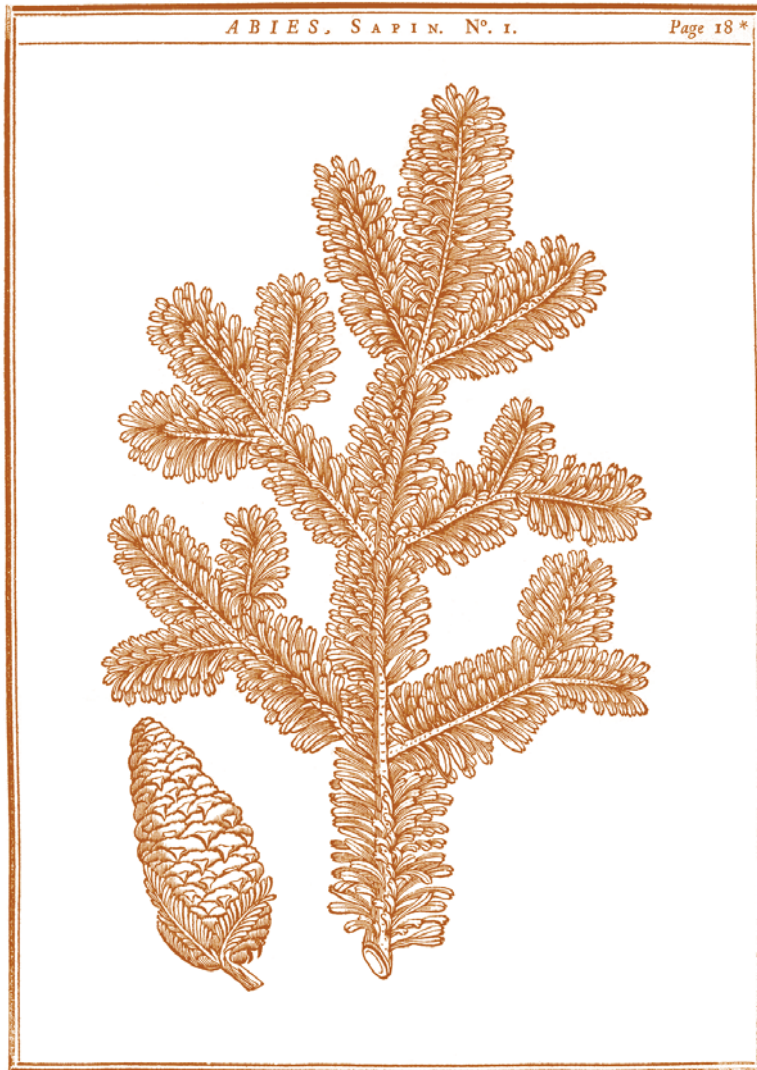
Soutenez les agriculteurs qui entretiennent et restaurent les vergers traditionnels en achetant leurs produits et (re)découvrez la saveur douce et racée des fruits de nos grands-parents!



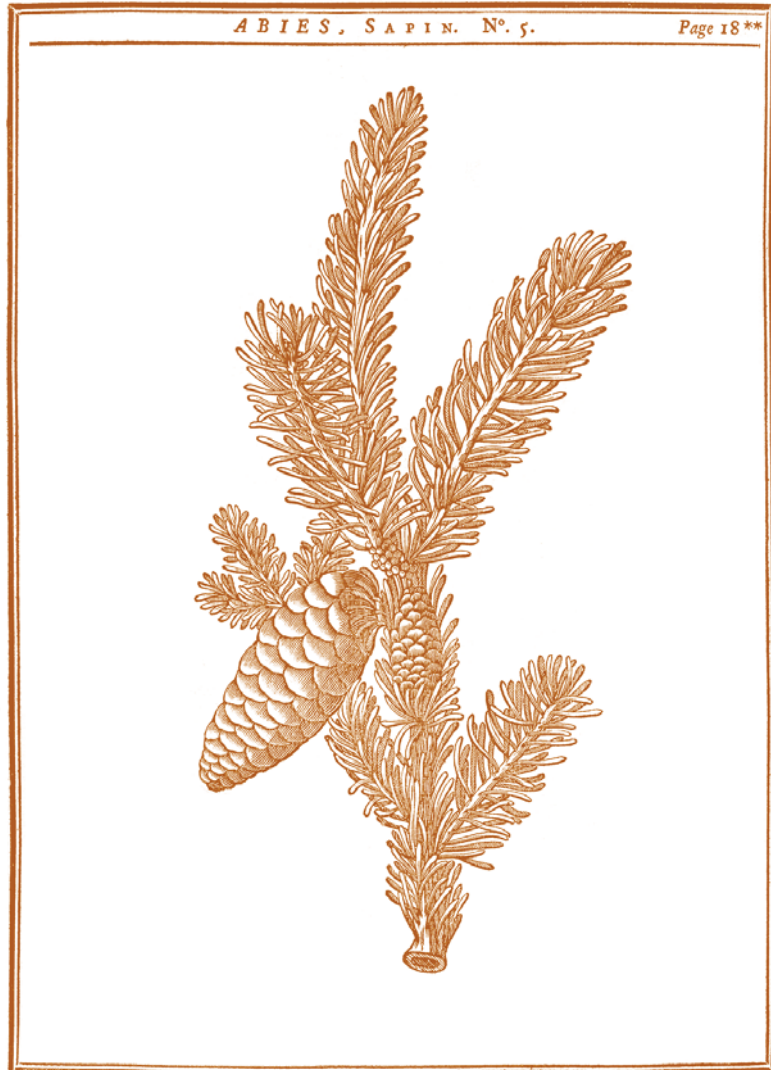


Sapin blanc (*Abies alba*)

Sapin rouge, épicéa (*Picea abies*)



Tome I. Planche 1.



Tome I. Pl. 2.

Il y a sapin et... sapin de Noël

La plantation de sapins de Noël qui borde le sentier est une occasion idéale pour évoquer nos deux sapins indigènes, le sapin blanc et le sapin rouge (épicéa) qui se sont fait prendre leur rôle d'arbres de Noël par le sapin bleu du Colorado et le sapin de Vancouver. Notre sapin blanc aux branches peu garnies et l'épicéa aux aiguilles piquantes qu'il perd facilement n'ont pas fait le poids face à leurs concurrents nord-américains au feuillage dense et résistant au climat tropical de nos appartements. Elevés en masse en Allemagne et au Danemark, ils arrivent par poids lourds sur nos marchés de Noël et n'ont comme ultime rival que le sapin en... plastique!





Le buis des jardins prend le chemin des bois

On a l'habitude de le voir taillé au cordeau ou soumis aux caprices du jardinier désirant lui donner une forme géométrique ou animale. Les Romains, qui avaient introduit le buis dans notre région, pratiquaient déjà l'art «topiaire», que la Renaissance remit plus tard à la mode. L'homme aime transformer le naturel. Mais lorsqu'il relâche la bride de son action zélée, le buis a tôt fait de reprendre sa forme naturelle et de gagner en hauteur. On le voit bien dans le parc de la Gottettaz!

Le buis sous toutes ses formes

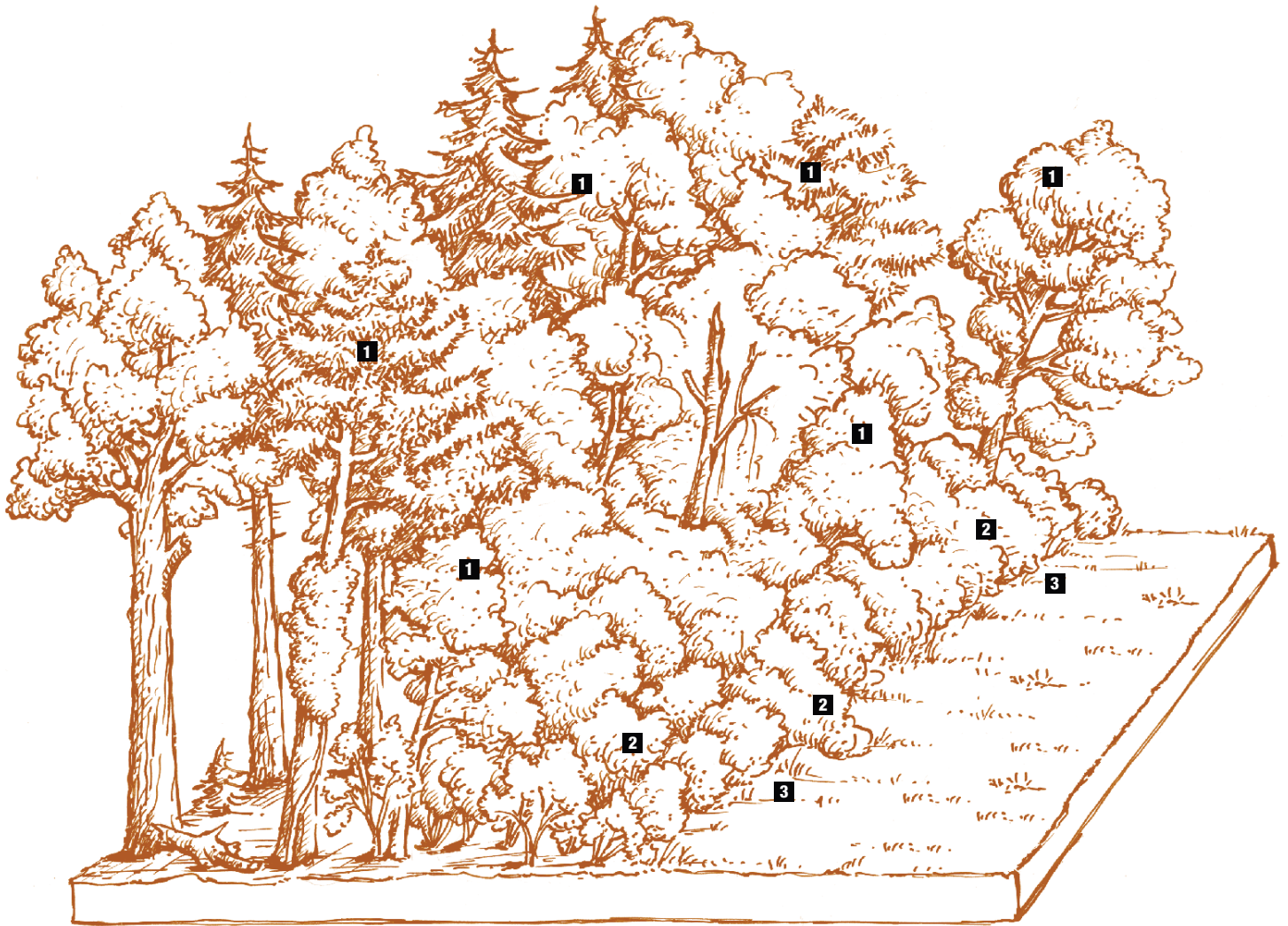
Supportant admirablement bien la taille, le buis au port très touffu, gonflé de ses petites feuilles vert foncé, coriaces et persistantes en toute saison, a été planté dans de nombreux parcs et jardins. Bordant les chemins, marquant les coins ou entourant les potagers, il exige une patience infinie pour suivre son lent développement et le mener à la forme ornementale souhaitée.

Avec l'abandon relatif de l'entretien du parc, les buis se trouvent par endroits gagnés par les arbres forestiers. Plantes d'ornement habituées au soleil d'un jardin ou habitants du sous-bois, dans l'ombre étouffante de ses anciens voisins, les buis supportent aussi bien la pleine lumière que l'ombre la plus épaisse.

Si l'on doit ici la présence du buis à la volonté des anciens propriétaires de la Gottettaz, il pousse naturellement sur des sols très secs. Dans les taillis de chênes du Pied du Jura, il forme en sous-bois des massifs importants. Ses feuilles riches en azote étaient jadis utilisées pour enrichir le fumier.

Son bois dur et dense est réputé pour la fabrication d'instruments à vent, baguettes de tambour, pipes et pièces d'échec.





Lisière

Vestige du passé agricole de Lausanne, le pré planté d'un verger à hautes tiges est à la merci de l'avancée de la lisière forestière. Le fossé humide, qui devait, dans le temps, marquer la limite du pré, dope la croissance des noisetiers et des rejets de robiniers. Comme toute lisière, elle doit régulièrement être taillée pour contenir l'avancée naturelle de la forêt. Cet entretien consiste à créer des étagements irréguliers et imbriqués. Une forme progressive permet au manteau forestier, à la ceinture

buissonnante et à l'ourlet herbacé d'abriter non seulement la plupart des végétaux et des animaux de la forêt et des terrains ouverts, mais également un grand nombre d'espèces qu'on trouve uniquement dans ce milieu.

Le verger à hautes tiges, planté en compensation d'un défrichement réalisé autour du Tribunal fédéral, accueille de nombreuses variétés fruitières anciennes.

1) Le manteau forestier fait le lien avec le massif forestier. Il est composé d'arbres de lumière. Ces espèces dites «héliophiles» trouvent ici l'ensoleillement intense qui est absent à l'intérieur de la forêt. Ils développent leur silhouette penchée en étendant leurs branches du côté du pré.

2) Dans la ceinture buissonnante, les buissons, tous avides de lumière et de plein soleil, se livrent une concurrence acharnée. Les espèces les plus grandes et les plus rapides – comme le noisetier – finissent par dominer et étouffer, à cause de leur ombre, les plus petits.

Un recépage régulier permet de contenir la vigueur des plus forts, le temps que leurs rejets profitant des puissantes racines des souches ne reprennent le dessus après trois ou quatre ans... puis tout est à recommencer.

3) Parfois une bande de végétation particulière se développe en bordure de lisière. Il s'agit de l'ourlet herbacé. Ce milieu frontière abrite de nombreux vers, insectes et araignées attirés par la végétation diversifiée. C'est en quelque sorte le garde-manger d'animaux rares vivant aux alentours.





Cornouiller sanguin



Prunellier



Viorne lantane



Fusain



Aubépine



Nerprun

La forêt a horreur du vide

La stratégie de reconquête de la forêt est la même depuis le retrait des glaciers: les arbres et les buissons colonisent les terrains nus grâce aux semences légères portées par le vent et aux baies disséminées par les oiseaux.

En lisière des forêts ou en marge de l'ombre épaisse des sous-bois, semences et baies attendent patiemment le moment propice pour s'élancer à la conquête du vide. Un pan de berge est-il arraché par la rivière, la nature est-elle simplement laissée à elle-même, alors leur cohorte bigarrée et joyeuse, généreuse

en fleurs au printemps et croulant plus tard sous les baies, peut enfin s'épanouir au soleil. Bien installées, elles améliorent le sol par leur apport saisonnier de feuilles mortes, créant ainsi le cocon abrité dans lequel les arbres de la forêt pourront prendre racine et croître. A moins, bien sûr, que la main de l'homme ou la rivière en crue ne détruise et n'entraîne végétation et couverture d'humus...

Découvrez, en lisière et dans la haie qui borde le flanc droit du verger, quelques représentants de nos buissons indigènes.





Les exotiques: histoire de migrants

Fasciné par la flore des autres continents, l'homme voyageur a depuis des millénaires ramené au pays des plantes exotiques dans l'espoir de les acclimater. Alimentaires, textiles, médicinales ou simplement ornementales, d'innombrables espèces ont été ainsi propagées.

Parmi les arbres que nous côtoyons chaque jour, le long des rues, sur les places et dans les parcs, le marronnier d'Inde, le platane, le cèdre du Liban et le séquoia sont les plus familiers. En forêt, le sapin Douglas, le chêne rouge et le robinier faux acacia font désormais partie du paysage. Quant à nos jardins, suivant une tendance dominante le marché, ils abritent bien souvent une majorité d'espèces exotiques: haies de lauriers ou de thuya, cotoneaster, bambous, renouée du Japon, arbre à papillons, herbe de la pampa ou sapins bleus...

S'échappant inévitablement de leurs lieux de culture, ces exotiques gagnent la clef des champs et des bois où elles s'intègrent généralement à la flore locale en occupant une place plus ou moins raisonnable. Ainsi, les bleuets, coquelicots, nielles et dauphinelles accompagnant les cultures, combattus durant des siècles par les paysans, sont devenus si rares que l'on songe aujourd'hui à protéger ces plantes pour l'enrichissement esthétique qu'elles apportent au paysage.

D'autres exotiques, libérées des agents limitant habituellement leur développement – parasites, maladies et espèces concurrentes –, se répandent sans retenue, deviennent très envahissantes. Elles peuvent alors occuper l'espace d'espèces indigènes plus fragiles, coloniser des réserves naturelles, squatter les terres cultivées et compromettre des récoltes. Certaines propagent même un pollen allergisant, d'autres brûlent ou coupent la peau de celui qui les touche. Bref, elles posent des problèmes tels qu'on les qualifie souvent de pestes.



Le robinier faux acacia (*Robinia pseudoacacia*)

Originaire de l'est des Etats-Unis, le robinier fut abondamment planté pour ses longues racines stabilisant et enrichissant les sols bruts, grâce à des nodules bactériens sur ses racines qui fixent l'azote, et pour la fourniture de bois de chauffage et de piquets imputrescibles. Ses grappes de fleurs jaunes délicieusement parfumées et la douceur de son feuillage vert tendre font oublier son aptitude à remplacer des arbres indigènes et, lorsqu'on le coupe, à envahir le sol de ses rejets aux piquants acérés.

L'arbre aux papillons (*Buddleja davidii*)

Importé de Chine, cet arbre d'ornement a colonisé les terrains laissés en friche. Il a largement conquis l'Europe, bénéficiant entre autres des terrains dévastés par les bombardements de la Seconde Guerre mondiale. Ses graines, disséminées par le vent et les oiseaux, germent sur les talus, les terrains graveleux et les bords de rivière où sa prolifération peut modifier l'écosystème local.





La renouée du Japon (*Reynoutria japonica*)

Travaillant pour le Comptoir des Indes orientales au Japon, un médecin hollandais ramène dans les années 1840 quelques boutures de la plante en Europe. En effet, la renouée du Japon a tout pour plaire: plante fourragère, médicinale et ornementale, elle est plantée dans les jardins, survit merveilleusement bien dans les dunes de sable ou aux abords contaminés d'anciennes mines. Des lieux de plantation, elle va se répandre durant tout le XX^e siècle, avec tant de succès qu'on la trouve aujourd'hui des côtes atlantiques à la mer Noire, du Portugal à la Norvège. Très envahissante sur les berges des grands fleuves et de leurs affluents, elle colonise également les bords de routes, les friches, pousse à la ville comme à la campagne, en plaine comme à la montagne, de préférence sur les remblais.

Cette extension phénoménale, la renouée la doit à sa faculté de bouturage hors du commun. Un simple bout de tige ou de rhizome lui permet de reprendre racine. Sa capacité de recouvrement du sol est extraordinaire, avec des rhizomes pouvant gagner 25 mètres par année et atteindre un diamètre record de 30 centimètres!

Où la redoutable et envahissante japonaise s'arrêtera-t-elle? De nombreux plans d'éradication ont été proposés: même ceux prônant l'utilisation de désherbants chimiques ou le bétonnage ont failli. Les renouées percent le béton grâce à la longévité et à la puissance de leurs rhizomes, résistent aux produits chimiques et se remettent à pousser dès que ces coûteux efforts se relâchent. D'autres méthodes plus douces ont été proposées, telles la fauche répétée et la plantation d'espèces combattives comme les saules, peuplier, faux roseaux ou orties pour concurrencer et contenir les renouées dans les limites du tolérable. Toujours est-il que ces renouées, par le jeu des recombinaisons et des clones, sont devenues des européennes à part entière. Gageons qu'elles sauront trouver un équilibre avec la flore de notre environnement, avouons-le, largement modifié par l'homme.





La laurèle, familière et dont il faut pourtant se méfier

Tout le monde connaît nos haies plantées de laurèle ou laurier-cerise. Cet arbuste de la famille des pruniers (*Prunus laurocerasus*) est originaire d'Europe méridionale: des Balkans, et du Sud-Ouest asiatique.

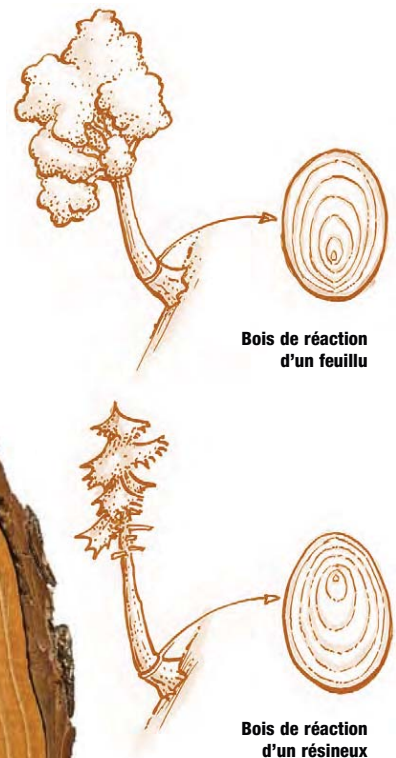
Les feuilles sempervirentes, c'est-à-dire toujours vertes, sont adaptées aux climats tempérés et humides. Les fruits, des baies d'abord rouges noircissant ensuite, sont toxiques.

Cet arbuste a la fâcheuse tendance de sauter la barrière des jardins et de coloniser le sous-bois des forêts urbaines, se retrouvant ainsi en concurrence avec les arbustes indigènes, comme le chèvrefeuille des haies.



Illustration: Musée et Jardins botaniques, Lausanne





Cordons boisés? Arbres penchés!

La lumière régit la vie des arbres. Tous n'aspirent qu'à s'élever et s'étendre vers elle. En forêt, entourés de toutes parts par leurs congénères, les arbres développent leurs troncs verticalement pour mettre leurs couronnes à la lumière. Ce n'est qu'en lisière que les arbres vont croître penchés pour tendre leurs branchages vers la lumière latérale.

Dans un cordon boisé étroit longeant un cours d'eau, cet effet de lisière se voit multiplié par quatre: les deux lisières extérieures auxquelles s'ajoutent les deux lisières intérieures de part et d'autre de la rivière. Si le cordon est étroit, rares seront les arbres pouvant pousser droit et déployer une couronne symétrique: les silhouettes penchées deviennent la règle. D'autres perturbations naturelles viennent amplifier le phénomène: les glissements de terrain fréquents font basculer plus d'un arbre qui, s'il n'est pas déraciné et si le glissement se stabilise, aura des chances de «se rattraper» en reprenant la croissance verticale, donnant

avec les décennies ces silhouettes énigmatiques d'arbres qui ont l'air de s'être redressés.

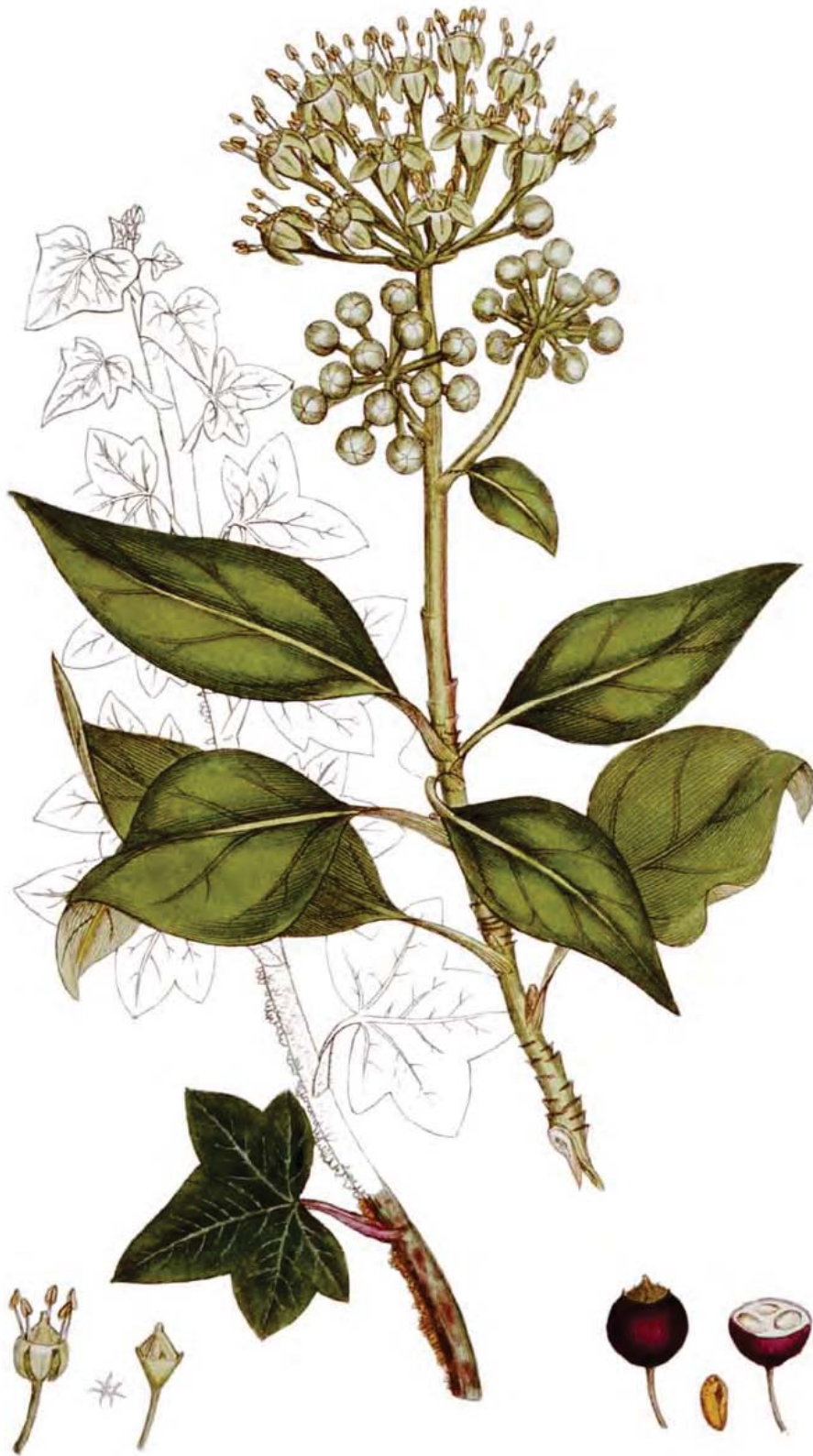
En comptant le nombre de cerne du tronc à l'endroit où il a repris sa croissance verticale, on peut dater exactement l'année du glissement qui le fit basculer.

Bois de réaction

Lorsqu'un arbre penche, la pression à l'intérieur du tronc n'est plus uniforme. Une pression énorme écrase la moitié inférieure, alors que la partie supérieure du tronc subit une traction de même intensité.

Pour assurer sa stabilité et retrouver sa verticalité, l'arbre penché développe à la base de son tronc du bois de réaction. Les feuillus produisent du bois de réaction supportant la traction du côté supérieur, alors que les résineux fabriquent du bois de réaction supportant la pression du côté inférieur.





Le lierre, prince vert au tempérament crampon

Doué d'une belle santé manifeste et impertinente, portant un feuillage lustré même en hiver alors que les bois prennent un aspect piteux et dénudé, le lierre est le gardien imperturbable du vert. Comme si son feuillage impeccable, coriace et persistant, une adaptation au climat subatlantique tempéré-humide, devait lui permettre de faire oublier son incapacité à supporter son propre poids.

A l'aise dans l'ombre la plus épaisse, le lierre tapisse volontiers le sol du sous-bois et - lorsqu'il trouve l'arbre ou le mur qui lui servira de tuteur - il sort ses «crampons» pour s'agripper à l'écorce ou au crépi. Alors que le feuillage de son hôte se presse à la surface ensoleillée de la couronne, le lierre envahit l'espace abandonné autour du tronc, épaisse doudoune verte que révèle la saison hivernale.

Laissez le lierre à la lumière et le voilà qu'il change de tempérament. A partir des tiges à crampons, des rameaux latéraux portant des feuilles entières se développent. A leur extrémité a lieu l'étonnante floraison du lierre, plus tardive que la colchique d'automne, en septembre ou en octobre. Au cœur des fleurs, les glandes à nectar en forme de disque offrent aux insectes une tardive source de nourriture. Une aubaine pour les abeilles avant que la disette hivernale ne les force au retrait dans les ruches. Les fruits, baies noires réunies en ombelles, mûrissent durant l'hiver et sont une source de nourriture bienvenue pour les oiseaux dès le mois de mars. Le pigeon ramier en raffole, tout comme d'autres passereaux qui en disperseront les graines.

Ne coupez pas le lierre!

Le lierre ne met pas en danger l'arbre qui le porte! Contrairement au gui, qui prélève une dîme sur la sève de son hôte, le lierre est solidement enraciné dans le sol, son feuillage vert foncé est plein de chlorophylle. Il se nourrit et se développe entièrement par lui-même. L'arbre lui sert simplement de support. Les nombreux murs habillés de lierre, même ceux de béton nu, en sont la meilleure preuve.

Mieux encore, des études ont montré que le lierre n'est pas une espèce en compétition avec l'arbre qui lui sert de support, mais une espèce coopérante. Il protège son hôte des excès de sécheresse, de chaud ou de froid. Il fournit une litière abondante et de grande qualité à la fin du printemps, lorsqu'il perd ses feuilles à «contre-temps». Il ne fait que s'accrocher sans pénétrer dans l'écorce et n'étouffe pas son hôte. Couper un lierre à sa base fait perdre un précieux abri à la faune et une silhouette appréciée dans la forêt hivernale.

Il ne nous reste qu'à défendre la place du lierre dans la nature et à le respecter là où il s'établit.





Les arbres, témoins du temps qui passe

Sur cette ancienne photo, les immeubles citadins du haut de la pente et la voie de la ligne du Simplon au premier plan annoncent un progrès qui avance à toute vapeur. Prises entre les deux, la ferme de Trabandan et ses vignes vont disparaître pour faire place aux habitations actuelles. Seuls le pont – enjambant le ravin naturel que la Vuachère a creusé ici dans la roche – et le Café de Château-Sec, annoncé par son enseigne, font office de souvenir de ce passé.

Témoins vivants de cette évolution qui se poursuit, les vieux arbres coiffant le haut du ravin pourraient, si le don de parole leur était donné, nous raconter l'histoire de l'urbanisation lausannoise.

Sur la gauche, le peuplier d'Italie dressé en bougie a fait place à deux platanes fourchus devenus géants qui marquent aujourd'hui la rive droite et l'assise amont du pont de leurs volumineuses couronnes. Si leur croissance rapide n'est pas contrainte par une taille répétée, les platanes atteignent facilement 30 mètres de haut.

Sur la rive opposée, deux chênes complètent le tableau. L'un prend racine dans le sol profond et fertile du haut de la pente dans un espace dégagé sans concurrents, ce qui lui a permis de gagner une stature droite et de développer une cime équilibrée. L'autre, ancré dans une faille inconfortable de la roche, a développé une belle silhouette romantique. Son tronc tordu, penché sur le vide, marqué par des boursoufflures moussues, soutient une charpente noueuse et un branchage tortueux dont une bonne proportion est faite de bois mort: un régal pour la sittelle torchepot et autres oiseaux cavernicoles avides d'insectes xylophages et de cavités pour leurs nids.

La loupe du chêne: un vilain chancre transcendé en un bel ouvrage

La base du chêne penché est déformée par une excroissance ligneuse de forme globuleuse: c'est une réaction de l'arbre à une blessure ancienne, qui peut être insignifiante au départ comme une piqûre d'insecte. L'arbre produit des tissus anarchiques que les menuisiers appellent une loupe.

Le cœur de la loupe du chêne est d'une couleur cuir clair. Les fibres enchevêtrées et nouées forment des motifs irréguliers et surprenants. A ce titre, les loupes sont recherchées pour l'ébénisterie, le tournage et la marqueterie.





**Se mirant dans l'eau courante:
la frênaie des terrasses**

Rares sont les endroits comme celui-ci où le vallon, d'ordinaire si encaissé, s'évase et permet à la Vuachère de serpenter. A l'intérieur du méandre, la rivière a déposé une terrasse alluviale actuellement surélevée de plusieurs décimètres au-dessus du niveau de l'eau.

Le sol y est «jeune» (quelques siècles au maximum) et ses éléments minéraux (calcium, potassium, etc.) n'ont pas encore été délavés. Essentiellement formé de sable, il est meuble et permet une bonne circulation de l'eau, tout en baignant dans une ambiance humide. Toutes ces qualités favorisent l'activité des micro-organismes du sol et font de cette terrasse un milieu exceptionnellement fertile.

Le frêne et l'érable sycomore échappent ici à la domination du hêtre pour qui ce terrain est trop humide. Ces deux spécialistes des terrasses alluviales, accompagnés du chêne, du merisier et de l'aulne, laissent filtrer assez de lumière pour permettre l'épanouissement d'une riche palette de buissons (noisetier, bois-puant, rejets d'orme, sureau) et une strate herbacée luxuriante marquée par la présence de la prêle d'hiver.

Ici comme ailleurs, le bois mort, vieux troncs debout ou couchés, abrite souvent des cavités pour les oiseaux et de spectaculaires champignons, comme **l'amadou**, du groupe des polypores. C'est un des rares organismes capables de décomposer le bois. Effectivement, les fibres de lignine qui assurent la rigidité des troncs des arbres sont composées de molécules complexes comprenant des composés phénoliques, toxiques pour la plupart des organismes vivants, les décomposeurs compris. Seuls quelques spécialistes savent dégrader ces molécules. Les polypores sont de ceux-ci.

Pour lutter contre l'attaque des insectes, de nombreux polypores produisent des substances actives toxiques et au goût désagréable, qui les rendent, pour l'homme aussi, non comestibles!

La chair de l'amadouvier, trempée dans l'eau puis battue au maillet, donne une masse feutrée. Imprégnée de nitre et de chlorate de potasse, elle sert de mèche aux briquets de nos ancêtres.





**La prêle d'hiver:
brosse à polir aux allures préhistoriques**

Colonisant le sol des forêts sombres et humides en bordure des cours d'eau, les prêles, avec leur allure préhistorique, attirent inévitablement le regard. Surprenantes avec leurs segments s'emboîtant comme des Lego, les prêles sont les descendantes miniatures de leurs ancêtres de la préhistoire. Prêles et fougères géantes formaient il y a quelque 350 millions d'années l'immense forêt «tropicale» du carbonifère. Enfouie dans les couches sédimentaires du sous-sol, cette végétation s'est transformée et constitue aujourd'hui les gisements de charbon minéral et de pétrole dont dépend en grande partie notre civilisation.

Étonnantes plantes aux segments réguliers cédant, lorsque l'on tire, d'un petit claquement sec, les prêles intriguent. Jouant d'un segment entre les doigts, on la découvre rêche au toucher: pire si on la mordille! La prêle concentre en effet des grains de silice microscopiques dans ses tissus, dont l'effet abrasif est utilisé de longue date. Bien avant le papier de verre, les horlogers s'en servaient pour polir les boîtiers de montres, les armuriers pour faire briller le canon de leurs armes, les graveurs pour poncer le cuivre et le bois avant de l'inciser, les luthiers pour donner un dernier lustre aux violons. D'où ses noms évocateurs: prêle des polisseurs, des tourneurs, des ébénistes, etc.

Dans un rôle plus modeste mais tout aussi efficace, la prêle ficelée en tampons servait à faire briller les marmites des ménagères et il est encore possible de la voir en usage dans des fromageries d'alpage pour nettoyer les chaudrons.





**Gouet tacheté,
le «violon des mouches»**

Dans le Denantou ou en remontant la Vuachère, vous croiserez peut-être une curieuse plante aux grandes feuilles vertes en fer de lance, entourant, au printemps, une bractée vert pâle enroulée en cornet ou, en été, une tige massive portant une grappe de baies rouge-orangé.

Cette inflorescence en forme de cornet surprise a choisi d'attirer les insectes pollinisateurs par l'odeur. Une odeur pestilentielle se dégage de la massue violette sortant du cornet vert pâle. Les mouches, par l'odeur alléchées, se ruent dans le cornet où elle se retrouvent aussitôt prisonnières. Celui-ci fonctionne en effet comme une nasse: dans le rétrécissement du cornet, une couronne de poils ne permet le passage des insectes que dans un sens... vers le bas! Les mouches, d'abord nourries de nectar suintant des parois du cornet, chercheront ensuite à fuir. En volant en tout sens, elles déposent le pollen qu'elles transportent sur les fleurs femelles, lesquelles sont regroupées au fond du cornet. Après quelques jours, alors que la fructification des fleurs femelles est déjà en train, ce sont les fleurs mâles, regroupées sous la couronne de poils, qui parviennent à maturité. La pluie de pollen englué à nouveau le dos des mouches. Quelques heures après, les poils flétrissent et les insectes, revoyant enfin la lumière du jour s'envolent... pour s'enfiler bientôt dans le prochain gouet-prison du voisinage!

Le décalage du moment de floraison des organes femelles puis mâles est un astucieux moyen d'assurer la fécondation croisée nécessaire au renouvellement du patrimoine génétique des populations.

Le gouet (*Arum maculatum*) est une espèce de l'ombre, indicatrice de sols profonds, fertiles, riches en bases.





Hêtre



Épicéa



Érable sycomore



Frêne



Aulne



Peuplier blanc

Pieds au sec ou pieds dans l'eau?

Les arbres ne poussent pas indifféremment n'importe où. Chaque essence est inféodée à un habitat particulier.

Ainsi le hêtre, l'épicéa et l'érable sycomore, essences mésophiles, poussent sur les versants raides de la Vuachère, où le sol est bien drainé.

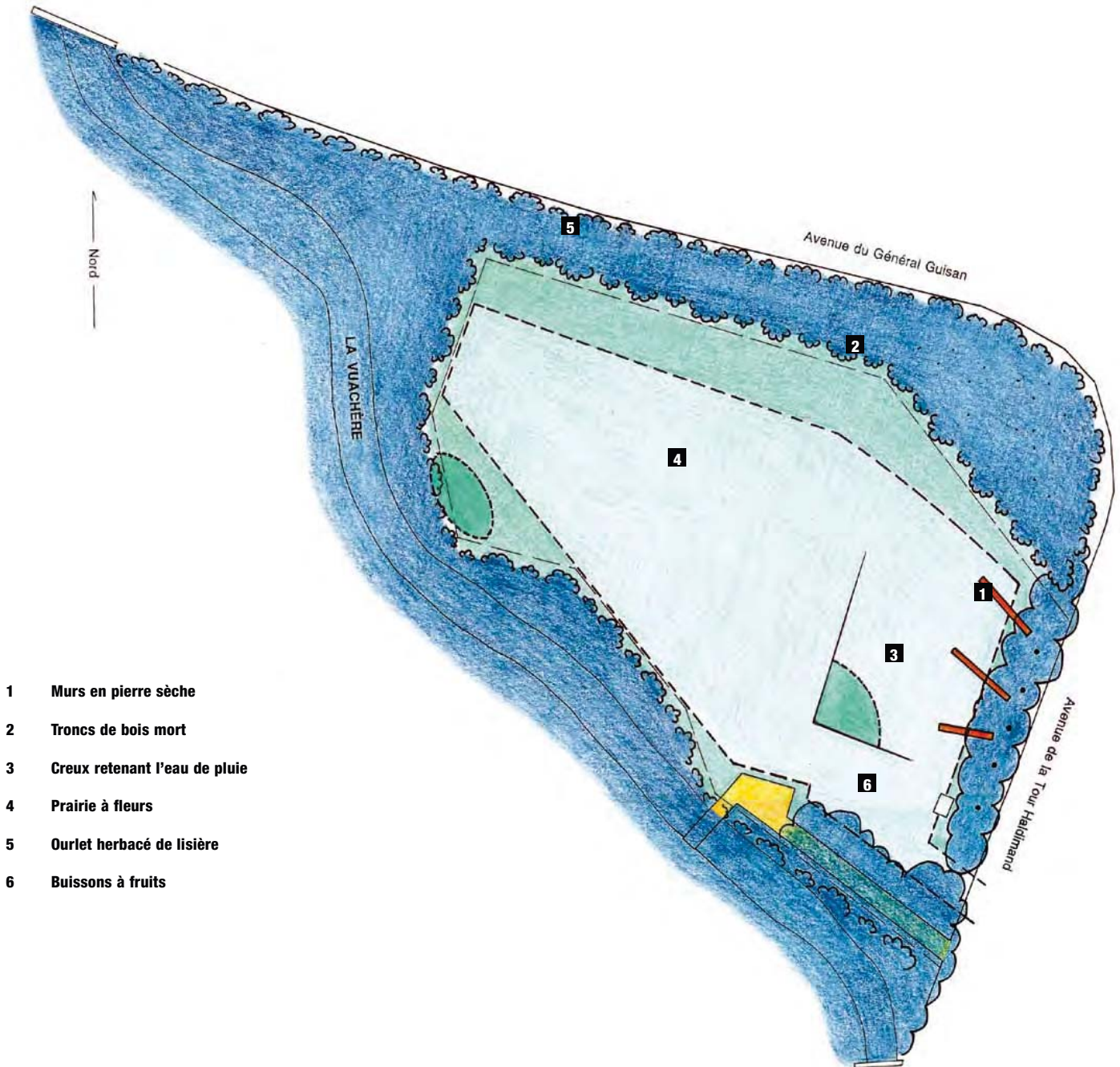
Le frêne, l'aulne, les peupliers et saules, essences hygrophiles, colonisent, eux, la terrasse à peine surélevée au-dessus du lit

du ruisseau, au sol toujours humide et fréquemment remanié par les crues.

Parmi les plantes herbacées, la grande laîche à épis pendants est une indicatrice de sols régulièrement inondés. Elle est présente tout le long du cours de la Vuachère.

L'iris est une espèce de marécage favorisée ici par l'eau qui sourd en pied de pente et forme des ruissellements permanents.





- 1 Murs en pierre sèche
- 2 Troncs de bois mort
- 3 Creux retenant l'eau de pluie
- 4 Prairie à fleurs
- 5 Ourlet herbacé de lisière
- 6 Buissons à fruits

Domestiquer la croissance des plantes

La force de croissance du règne végétal, et particulièrement de la forêt, a de tout temps fasciné l'homme... qui n'a eu de cesse de trouver les moyens de la domestiquer! Sur l'autre rive de la Vuachère, dans le parc du Denantou, plusieurs générations de paysagistes et de jardiniers se sont succédées pour recréer de toutes pièces une nature esthétique, avant tout agréable à regarder.

Ailleurs, la sylviculture a parfois pour origine le besoin en bois ou la nécessité impérieuse de lutter contre les inondations.

Il existe encore une troisième raison de cultiver le végétal:

la «valorisation écologique». Cette dernière part d'une nouvelle demande de notre société: garantir partout un maximum de richesse naturelle. Loin d'être laissée à elle-même cette clairière est aménagée et entretenue. Murs en pierre sèche, troncs de bois mort, creux retenant l'eau de pluie, prairie à fleurs et buissons à fruits, autant d'acteurs œuvrant au foisonnement végétal et animal de cette scène du théâtre de la nature.

Un laisser-aller provisoire permet à la dynamique de colonisation de développer toute sa richesse. Puis, la végétation est ensuite périodiquement fauchée, pour permettre à ce cycle initial de la forêt de se répéter.





Connaissez-vous ces buissons?

Tendez la main et faites leur connaissance...
ils se trouvent juste derrière la barrière!



Nerprun

Le nerprun purgatif doit son nom à ses baies noires en grappes aux effets purgatifs et légèrement toxiques.



Fusain

Avec son fruit rouge et orange, le fusain attire tous les regards à la fin de l'automne. N'y touchez pas, il est toxique! Sous d'autres latitudes, on en extrait une substance rouge pour la teinture des cuirs dits «marocains». On fabrique le fusain à dessin en carbonisant ses rameaux.



L'Argousier

Pionniers des bancs de graviers nus le long des cours d'eau, l'argousier est la plante de notre flore indigène dont les baies offrent la plus haute teneur en vitamine C. Excellent en confiture!





Viorne lantane

Avec ses étonnantes feuilles couvertes de feutre blanc et virant au rouge pourpre l'automne, la viorne lantane est aussi appelée «boule de neige» à cause de ses fleurs regroupées en boule. En hiver, elle se reconnaît à ses bourgeons nus dépourvus d'écaillés.



Cornouiller sanguin

Habitué des lisières, le cornouiller sanguin a des rameaux qui rougissent du côté exposé au soleil. Oiseaux et petits mammifères se nourrissent de ses petits fruits noirs.



L'Aubépine

L'aubépine étend ses longs rameaux au feuillage clairsemé vers la lumière et peut facilement atteindre 4 à 10 mètres de haut. Ses jolis fruits sont un régal pour les oiseaux.



Prunellier

Le prunellier ou «épine noire», forme un fourré impénétrable protégé par de redoutables épines où les oiseaux trouvent refuge. Sa floraison spectaculaire lors des retours de froid en avril annonce une fructification généreuse de prunelles (ou belosses) bleu noir au goût âcre.





Parc du Denantou Parc du Denantou



Texte: N. Zaric



Créant la surprise après la pénombre de l'étonnant sous-bois d'ifs, paysagistes et jardiniers ont imaginé l'ouverture vaste et généreuse du parc du Denantou. Délivrés de l'étreinte

forestière, les grands arbres ont développé sans entraves leurs couronnes majestueuses. Les siècles passant, ils confèrent aujourd'hui au parc toute sa noblesse.



Perspective: E. Virieux, architecte cantonal, 1935
Archives de la Ville, Lausanne

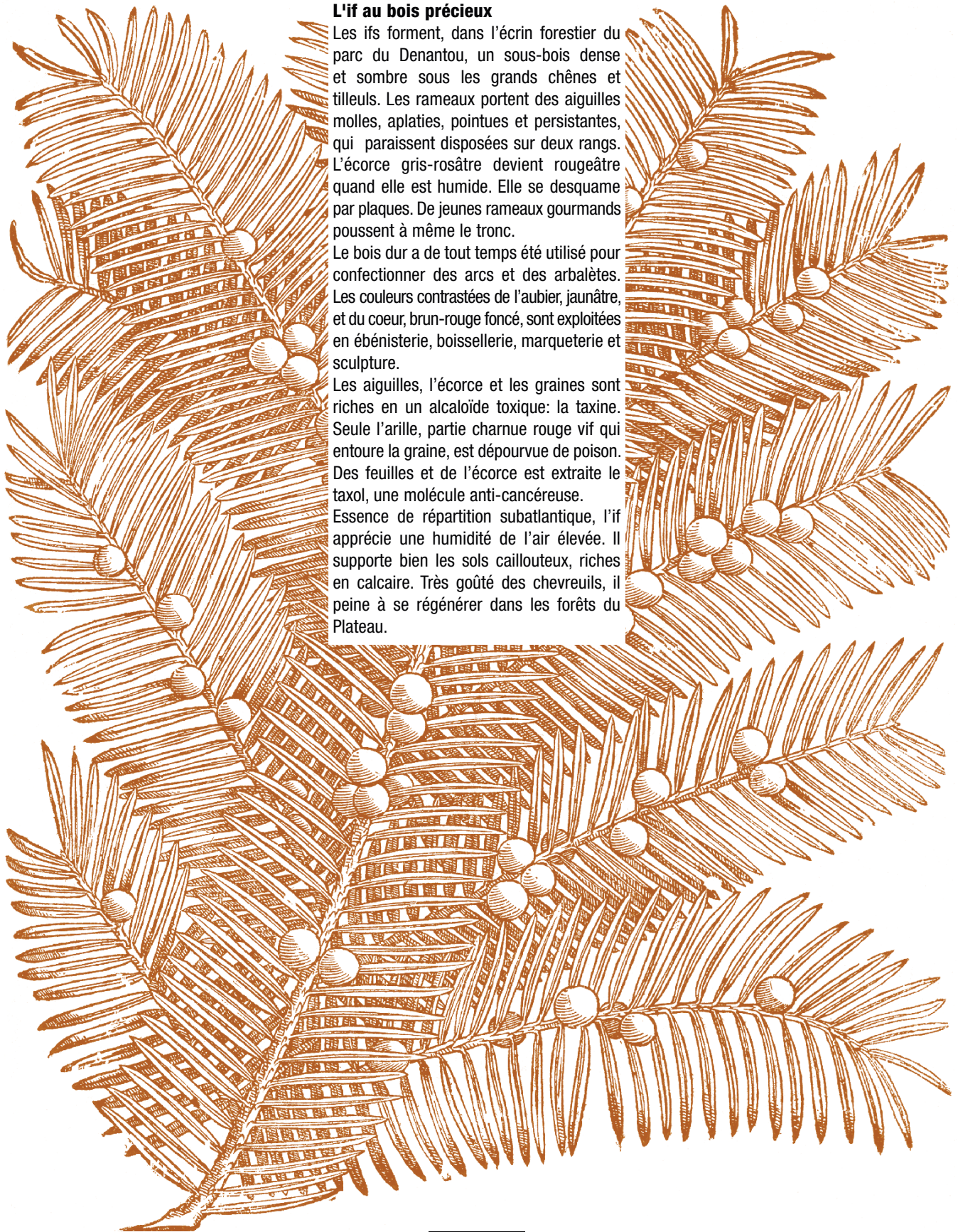
L'if au bois précieux

Les ifs forment, dans l'écrin forestier du parc du Denantou, un sous-bois dense et sombre sous les grands chênes et tilleuls. Les rameaux portent des aiguilles molles, aplaties, pointues et persistantes, qui paraissent disposées sur deux rangs. L'écorce gris-rosâtre devient rougeâtre quand elle est humide. Elle se desquame par plaques. De jeunes rameaux gourmands poussent à même le tronc.

Le bois dur a de tout temps été utilisé pour confectionner des arcs et des arbalètes. Les couleurs contrastées de l'aubier, jaunâtre, et du coeur, brun-rouge foncé, sont exploitées en ébénisterie, boissellerie, marqueterie et sculpture.

Les aiguilles, l'écorce et les graines sont riches en un alcaloïde toxique: la taxine. Seule l'arille, partie charnue rouge vif qui entoure la graine, est dépourvue de poison. Des feuilles et de l'écorce est extraite le taxol, une molécule anti-cancéreuse.

Essence de répartition subatlantique, l'if apprécie une humidité de l'air élevée. Il supporte bien les sols caillouteux, riches en calcaire. Très goûté des chevreuils, il peine à se régénérer dans les forêts du Plateau.





Algues et potamots

Les baigneurs rencontrent parfois en été de «grandes algues» qui les chatouillent.

Il peut s'agir d'algues, mais ce sont plus généralement des plantes à fleurs, aquatiques, qui se développent rapidement pendant la belle saison.

Dans les déchets végétaux accumulés sur la petite plage, au pied de la passerelle, vous découvrirez peut-être l'inflorescence d'un potamot. Sur les rochers, dans la zone de battement des vagues, les algues forment un duvet vert.

Les potamots se distinguent des algues par leur morphologie et leur biologie plus complexes. Les algues sont des organismes simples, réduits à des filaments, qui n'ont ni feuille, ni fleur. La coloration verte indique qu'elles se nourrissent et respirent grâce au phénomène chimique de la photosynthèse, comme les plantes terrestres.

Le potamot, lui, est ancré dans la vase. Il vit, respire et se nourrit sous l'eau. Les plantes submergées absorbent les substances minérales aussi bien par leurs racines que par leur surface. Les tiges et les feuilles sont fines et délicates, pour ainsi dire sans tissu de soutien, la suspension dans l'eau étant assurée par des lacunes d'air dans les organes. Les fleurs, regroupées en épis émergeant à la floraison, sont dépourvues de corolle. Le pollen passe d'une inflorescence à une autre au gré des vagues.

La dispersion des algues se fait par fragmentation des filaments ou par des spores, tandis que les potamots assurent leur dispersion par des graines.





376



Jan 1. 1797 Published by J. Lowrey London.

